



VICTOR COUSIN, EPIGONE DE HEGEL

Qui se souvient encore de Victor Cousin ?

Sa philosophie n'a plus aucune audience en France et on chercherait en vain dans un manuel un texte de lui. Il représente encore, peut-on lire sur Wikipédia *une forme de philosophie à la française qu'on peut la fois dans sa dimension théorique et pratique comme ensemble d'appareils et d'institutions, de dispositifs de transmission des idées qui « subsistent encore de nos jours.*

En bref, il représente tout simplement un moment de la philosophie institutionnelle, et il est sans doute l'un de ceux qui témoignent de la force de *l'apparatchik*. Comme aussi de la capacité de certaines énergies de se prolonger alors même que celui qui les a fait surgir a disparu.

A ce titre, son portrait nous informe d'un moment de la vie intellectuelle française et de son ancrage administratif.

(on trouve sur Wikipédia les éléments basiques de sa bibliographie)

En 1816-1817, il rencontre Schlegel et Madame de Staël qui avait écrit dans *De l'Allemagne* que « *la nation allemande peut être considérée comme la nation métaphysique par excellence* ». Ce n'est pourtant pas la métaphysique qui passionnait Victor Cousin... Au cours d'un premier voyage en Allemagne pendant ses vacances de l'été 1817, il se lie avec Hegel et d'autres philosophes contemporains. Les deux hommes ont des vues politiques qui les rapprochent (la lutte contre le cléricisme et le conservatisme, la monarchie constitutionnelle, l'héritage révolutionnaire et impérial). Pour le reste, Hegel disait que Cousin était venu en Allemagne faire des « *courses philosophiques* ». Ce qui n'est pas mal vu. Mais surtout, il a su exploiter le panier à provisions...

À son retour, Cousin se tourna vers l'idéalisme allemand et introduisit les notions d'absolu et d'idéal dans la philosophie française. Georges Güssdorf a fait une analyse perspicace des conséquences pour l'enseignement de la philosophie de cet engouement d'un ambitieux pour l'idéalisme allemand:

Depuis le maître d'école jusqu'au professeur d'université, tout membre de la fonction enseignante était autrefois un personnage. La chaire magistrale le met en vedette ; il y joue son rôle de dispensateur de sagesse et de savoir devant un public aisément persuadé de sa supériorité. (...) Telle est en somme l'aventure spéculative de Hegel, dont l'envergure intellectuelle domine une bonne partie du XIXème siècle occidental. Le professeur, selon Hegel exerce la prêtrise de l'absolu, en bon serviteur de l'Etat dont il est le meilleur soutien, puisque la raison du philosophe hégélien n'est pas autre chose qu'une perpétuelle raison d'Etat.

Dans le domaine philosophique la France du XIXème siècle possède un remarquable pendant de Hegel, Victor Cousin, d'ailleurs modestement inférieur à son symétrique allemand en ce qui concerne la spéculation pure, mais compensant, et au-delà, cette déficience par un sens aigu de l'administration. Cousin a régné sans contestation possible sur un demi-siècle de pensée française. Pour l'abattre, il a fallu la révolution de 1848, mais si elle l'a privé de ses places officielles et prébendes multiples, elle n'a pas éteint son influence qui s'est prolongée jusqu'à nos jours, grâce à une sorte d'inertie de la vitesse acquise.



Jules Simon*, élève clairvoyant de Victor Cousin a esquissé le portrait de cet homme étonnant qui avait fait de la philosophie universitaire le moyen de parvenir à une véritable dictature intellectuelle. Professeur, directeur de l'École normale, président du jury d'agrégation et des jurys de doctorat, il domine aussi le Conseil supérieur de l'instruction publique, l'Académie française et l'Académie des sciences morales. Cousin disait que les professeurs de philosophie formaient son régiment. Il considérait tous les

professeurs de philosophie comme chargés de porter la parole en son nom.

Les faits confirment ce jugement sans appel. Quand la révolution de février vint mettre un terme à sa domination, ses élèves étaient occupés, sous sa direction, à composer un manuel de philosophie

élémentaire où il n'entraîne que des passages de ses différents livres, bien coordonnés entre eux pour constituer un système régulier, complet et irréprochable. Ce manuel aurait été autorisé officiellement et imposé officieusement. « La philosophie aurait eu son catéchisme. Elle avait son évêque ».

Comme dans les corporations médicales, le service des maîtres est un cheminement imposé. S'ouvre ainsi la possibilité d'une sorte de géographie humaine de la vie intellectuelle et universitaire, ou d'une économie politique où l'on peut mettre en lumière le réseau des systèmes d'influence et places de sûreté qui donnent le contrôle d'un espace épistémologique déterminé. Les postes-clefs sont les chaires en Sorbonne, l'inspection générale, les directions des travaux, les présidences de jury ou d'agrégation, les commissions officielles du Ministère et du CNTS, les grandes revues, l'attribution des subventions, les diverses Académies. Ça n'a pas beaucoup changé. Cela s'est sans doute multiplié, car les diplômés sont plus nombreux. Il faut satisfaire plus de médiocres.

Car ce sont généralement les médiocres qui se livrent à ce jeu avec passion et ténacité... Les meilleurs ont autre chose à faire, même s'ils ne sont pas toujours exempts de toute compromission.

Cousin ne fut rien d'autre que l'élève de Hegel, et il appliqua la philosophie du maître allemand :

Rien de plus significatif d'ailleurs que les résultats obtenus par l'enseignement de ce prophète d'Etat, appointé par l'Etat. Les bons élèves de Hegel ont récité la leçon de Hegel – comme aujourd'hui les bons élèves de l'Etat, les Normaliens et les jeunes issus de science politique, - simples répétiteurs de l'esprit absolu, défini par le maître absolu, auquel il serait vain de prétendre ajouter quoi que ce soit. Mais les meilleurs élèves de Hegel ont fini par se dresser contre l'idole, trouvant leur propre vérité dans la dénonciation de toute prétention totalitaire à la vérité. Kierkegaard et Marx, l'affirmateur de l'individualisme chrétien et de la pensée existentielle aussi bien que la critique politique, fondateur du socialisme scientifique, ont pour point de départ commun le refus du pontificat hégélien. En 1868, Feuerbach, autre disciple révolté dénonce l'idolâtrie régnante ; Hegel est « l'idéal réalisé, le modèle d'un professeur allemand de philosophie, d'un scolarque philosophique. L'Esprit absolu n'est rien d'autre que le professeur absolu. Schopenhauer, dès 1850, avait publié un pamphlet Sur la philosophie universitaire. La philosophie d'Etat, enseignée par des professeurs d'Etat, victimes de leur propre personnage, assure sans opposition possible l'impérialisme du maître. Mais la pensée authentique « est une plante qui, comme la rose des Alpes ou l'edelweiss, ne peut prospérer qu'à l'air libre de la montagne ; elle dépérit sous des soins artificiels. Ces représentants de la philosophie dans la vie bourgeoise la représente d'ordinaire comme le comédien représente le roi ».

Le jugement par les pairs est souvent terrible, comme celui de Michel Bakounine (*Dieu et L'État, 1882*)

« Parleur superficiel et pédant, innocent de toute conception originale, de toute pensée qui lui fût propre, mais très fort dans le lieu commun, qu'il a le tort de confondre avec le bon sens, ce philosophe illustre a préparé savamment, à l'usage de la jeunesse étudiante de France, un plat métaphysique de sa façon, et dont la consommation, rendue obligatoire dans toutes les écoles de l'État, soumises à l'Université, a condamné plusieurs générations de suite à une indigestion du cerveau ».

La philosophie, aujourd'hui encore, est représentée par des fonctionnaires d'Etat qui répercutent la doctrine philosophique de l'Etat, dont la « notion » de base est claironnée dans toutes les Instructions officielles : la laïcité. L'ennui, c'est que ce n'est pas une notion philosophique, pas même une idée politique. Tout au plus un slogan.

Comme *l'éclectisme français* (qu'imposa Cousin), l'école hégélienne produisit un très grand nombre de recherches sur l'histoire de la philosophie. Pour le reste, elle stérilisa, et pour longtemps l'enseignement de la philosophie. Qui est toujours aussi stérile. Lorsqu'il y a un vingtaine d'années les enseignants ont refusé une réforme qui proposait d'intégrer la sociologie et l'anthropologie dans le programme, il a définitivement entériné cette stérilité. Au XX^{ème} siècle, l'anthropologie est née de cette stérilité philosophique et les questions qu'elle refusé d'assumer en son sein, c'est l'anthropologie naissante qui a tenté d'y répondre. Tous sont des agrégés de philosophie...

Quand l'université se remet du traumatisme de Mai 68, eh bien, elle recommença, dans un autre climat, avec d'autres. Les femmes entrent dans la danse, avec les mêmes méthodes que les hommes. Après Sartre et de Beauvoir (l'une dans l'ombre de l'autre), il y eut Kristeva et Sollers (dans ce cas précis, c'est l'un qui vécut dans l'ombre et l'orbite de l'autre).

De nouveaux terrorismes intellectuels se mirent en place, l'ère du post-modernisme ayant été proclamée, (avatar de la mort de Dieu proclamée par Nietzsche) une ère nouvelle se racontait avec des outils nouveaux, ceux de la psychanalyse, qui emprunta beaucoup au vocabulaire de la science.

On ne le lui pardonna pas. Au lieu de l'Absolu hégélien, on eut alors deux absolus : le scientisme et le post-modernisme. Ils finirent par se prendre à la gorge comme deux loups féroces : ce fut l'affaire « Sokal-Bricmont ». Elle agita le petit milieu des intellectuels français de 1997 à 1999. On traduisit le livre en Amérique, toujours formidablement intéressée de nos extravagances. A cette occasion le passé d'espionne de Julia Kristeva fut entrouvert avec les archives bulgares, et aussi vite refermé.

Et puis on n'en parla plus.

On ne parle d'ailleurs plus beaucoup du post-modernisme. Comme toutes les modes intellectuelles, celle-ci a fini par passer.

Pour ceux qui n'auraient pas remarqué, nous sommes toujours dans l'ère chrétienne. L'islam n'a pas imposé le calendrier de l'Hégire et l'étude soignée d'Al-Ghazali dans les programmes. Nous continuons de commenter éternellement les mêmes philosophies éculées. Rien de nouveau sous le soleil de la philosophie.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Basarab_Nicolescu

L'amant de Louise Colet...

En 1840, Louise Colet met au monde une fille : Henriette. Ni son mari Hippolyte Colet, ni son amant Victor Cousin n'acceptèrent d'en reconnaître la paternité.

Le journaliste Alphonse Karr révéla dans un pamphlet la liaison adultère, ce qui manque d'élégance. Furieuse, Louise Colet lui planta un couteau de cuisine dans le dos mais elle ne réussit qu'à l'égratigner. Il renonça avec élégance – ou prudence - à porter plainte au grand soulagement de Victor Cousin.

Elle devint ensuite la maîtresse de Gustave Flaubert, encore inconnu, de Vigny, de Musset et d'Abel Villemain.

A la mort de son mari, - qu'elle soigna bien qu'elle en fût séparée - elle vécut avec sa fille grâce à ses écrits et au soutien de Victor Cousin.

Ce qui le rachète un peu.



Un éclairage un peu plus personnel est donné par Flaubert dans une lettre qu'il adresse à Louise Colet, qui aimait Victor Cousin, et selon toute apparence, autant qu'il en fut capable, en fut aimée :

« Le fond du cœur de cet homme-là, quoi qu'il fasse pour le montrer calme, est froid et vide. Sa vie est triste et rien n'y rayonne, j'en suis sûr. Mais il t'a beaucoup aimée et il t'aime encore d'un amour profond et solitaire, cela lui durera longtemps. Sa lettre m'a fait mal. J'ai découvert jusqu'au fond l'intérieur de cette existence blafarde, remplie de travaux conçus sans enthousiasme et exécutés avec un entêtement enragé qui, seul, le soutient. Ton amour y jetait un peu de joie, il s'y cramponnait avec l'appétit que les vieillards ont pour la vie. Tu étais sa dernière passion et la seule chose qui le consolât de lui-même ».

*Jules Simon fut sans doute l'élève de Cousin, mais certainement pas son disciple. Sa vie et son action politique témoignent de choix politiques courageux.